— *Fief de protection*, Nom donné aux alleux et aux francs-alleux mis par leurs possesseurs sous la protection d'un seigneur puissant.

— *Fief recevable et non recevable*, *Fief* dans le château ou le manoir duquel le vassal était obligé de recevoir son seigneur dominant, lorsque celui-ci jugeait à propos d'y venir. Le vassal n'était cependant pas obligé pour cela de vider les lieux.

— *Fief rendable* (*feudum reddibile*), *Fief* que le vassal devait rendre à son seigneur en temps de guerre.

— *Fief de reprise*, Héritage allodial et noble remis à un seigneur, moyennant une somme convenue et quelques autres fonds de terre que ce seigneur donnait, puis pris en *fief* du seigneur acquéreur par le concessionnaire, à charge de foi et hommage.

— *Fief restreint*. V. FIEF ABRÉGÉ.

— *Fief de retour*, Terre, château ou seigneurie que le roi ou le seigneur suzerain donnait en *fief*, à condition qu'à défaut d'héritiers mâles ce *fief* lui reviendrait de plein droit. Les donations de ce genre n'avaient guère lieu que pour les *fiefs* de haute dignité, comme les duchés, comtés et marquisats.

— *Fief de retraite*, *Fief* que le vassal était tenu de rendre au seigneur à sa première demande.

— *Fief royal*, *Fief* concédé par le roi avec titre de dignité, comme les principautés, duchés, marquisats, comtés, baronnies; ces sortes de *fiefs* donnaient tous au possesseur le titre de chevalier.

— *Fief de sergenterie*, Office de sergenterie tenu en *fief*.

— *Fief servant*, *Fief* relevant d'un autre *fief* qu'on appelait alors *fief* dominant, et qui était lui-même *fief* servant à l'égard du *fief* suzerain. Le *fief* servant était, quant aux profits, régi par la coutume du lieu où il était assis, et, quant au service, par la coutume du lieu du *fief* dominant.

— *Fief servi*, *Fief* dont le possesseur avait acquitté les droits et les devoirs dus au seigneur dominant. Quand un *fief* était ouvert (V. FIEF OUVERT), on disait que le seigneur n'était pas *servi de son fief*.

— *Fief simple*, *Fief* auquel n'était attaché aucun titre de dignité. Il était opposé à *fief* lige. Dans quelques provinces, comme en Dauphiné, on entendait par ce mot le *fief* qui n'avait ni la haute ni la moyenne justice, mais seulement la justice foncière, laquelle ne donnait d'autre droit que celui de connaître des différends survenus à raison des terres qui en relevaient. Cette juridiction était fort limitée, car chacun des hommes liges du Dauphiné pouvait appeler à sa cour des jugements rendus par d'autres seigneurs.

— *Fief de soldoyer* ou *de solde*, Désigne, dans les *Assises de Jérusalem*, une certaine provision alimentaire et annuelle donnée à un noble à titre de *fief*, et qui, néanmoins, n'était assignée ni sur la chambre ou trésor ni sur les impositions publiques. Ce *fief* était viager.

— *Fief subalterne* (*subfeudum*, *retrofeudum*), *Fief* d'un ordre inférieur aux *fiefs* émanés directement du souverain. C'était la même chose qu'arrière-*fief*.

— *Fief supérieur*, *Fief* dont un autre *fief* relevait médiatement ou immédiatement.

— *Fief taillé* (*feudum taillatum*), Héritage concédé à titre de *fief*, avec certaines limitations ou conditions; *taillure* signifiait *limite*.

— *Fief temporaire*, *Fief* dont la concession n'était pas faite à perpétuité, mais seulement pour un temps fixe ou indéterminé. Tels étaient les *fiefs* concédés à vie ou pour un certain nombre de générations.

— *Fief tenu à plein lige*, *Fief* qui devait le service de *fief* lige en entier, au lieu que les *fiefs* demi-liges ne devaient que la moitié de ces services.

— *Fief tenu en quart degré du roi*, *Fief* concédé par un arrière-vassal du roi, de telle sorte qu'entre le roi et le possesseur du *fief*, il se trouvait trois seigneurs, c'est-à-dire trois degrés de seigneurie. Philippe le Long ayant, par une ordonnance de l'an 1320, taxé le premier les roturiers pour les *fiefs* qui se trouvaient entre leurs mains, exempta de cette taxe ceux qui possédaient des *fiefs* tenus en quart degré de lui. Cette exemption subsistait encore dans les premières années du XVe siècle.

— *Fiefs terriaux* ou *terriens*, *Fiefs* consistant en fonds de terre. Ils étaient opposés aux *fiefs* de revenu.

— *Fief en tierce foi*. Voici ce qu'on entendait par ces expressions dans les coutumes d'Anjou et du Maine : quand un roturier acquérait un *fief*, il faisait la foi; son fils, lui succédant, faisait aussi la foi. Ses petits-fils venaient-ils à lui succéder, on disait que le *fief* était *tombé en tierce foi*, et alors il se partageait noblement, quoique entre roturiers.

— *Fief vassalique*, *Fief* sujet au service ordinaire du vassal.

— *Fief à vie*, *Fief* concédé seulement pour la vie de celui qui en était investi.

— *Fief vif*, *Fief* qui, en cas de mutation, produisait des droits au seigneur dominant. Il était opposé au *fief* mort. Ce nom désignait quelquefois aussi une rente foncière, et d'autres fois on l'appliquait à un *fief* dont le possesseur était obligé d'entretenir un *feu vif*, c'est-à-dire de résider continuellement dans le *fief*.

— *Fief vilain*, *Fief* dont le possesseur, outre la foi et l'hommage, devait encore chaque année payer au seigneur quelque redevance en argent, grain, volaille ou autre objet du même genre, redevance qui, par sa nature, était de service vilain ou roturier.

— *Fief volant*, *Fief* dont les mouvances étaient éparses en différents endroits. Il était opposé au *fief* continu, dont le territoire était circonscrit ou limité.

— *Fief vrai*, *Fief* actuellement existant, par opposition au *fief* futur.

— Bibliogr. *Traité des fiefs*, de Dumoulin, *analysé et conféré avec les autres feudistes*, par Henrion de Pansey (Paris, 1773, in-4°); Jo. Raynaudi *Tractatus nobilitatis* (Paris, 1477, in-4°); *De l'usage des fiefs...*, par Salvagne de Boissieu (Grenoble, 1668 [aussi 1731], in-fol. [art. BŒSSIUS]); *Dissertations féodales*, par Henrion de Pansey (Paris, 1789, in-4°, t. Ier et II); *Nouvel examen de l'usage général des fiefs en France pendant les* XIe, XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles*, par Brussel (Paris, 1727, 2 vol. in-4°). V. FÉODALITÉ.

FIEFFAL, ALE adj. (fiè-fal, a-le — rad. *fief*). Dr. cout. Qui concerne un fief; qui a rapport, qui appartient à un fief : *Juridiction* FIEFFALE.

FIEFFÉ, ÉE (fiè-fé) part. passé du v. Fieffer. Donné, tenu en fief : *Terre, ferme* FIEFFÉE. *Domaine* FIEFFÉ. ‖ Pourvu d'un fief : *Roturier* FIEFFÉ. *Il y avait au Châtelet de Paris quatre sergents* FIEFFÉS. (Acad.)

— Fam. Qui a atteint le dernier degré du défaut, du vice dont on parle : *Un ivrogne* FIEFFÉ. *Un insolent* FIEFFÉ. *Un* FIEFFÉ *menteur. Il a un père qui est un avaricieux* FIEFFÉ. (Mol.)

On voit, parfois, certains savants
Qui sont de *fieffés* ignorants.
VOLTAIRE.

Mais quoi ! si votre père est un bourru *fieffé*,
Qui s'est de son Tartufe entièrement coiffé,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?
MOLIÈRE.

FIEFFÉ (Eugène), écrivain, né à Paris en 1821. Il est attaché aux archives de la guerre. Outre des articles dans le *Moniteur de l'armée*, il a publié une *Histoire des troupes étrangères au service de la France* (1853, 2 vol. in-8°), et *Napoléon et la garde impériale* (1860, in-8°).

FIEFFER v. a. ou tr. (fiè-fé — rad. *fief*). Dr. féod. Donner en fief : FIEFFER *un domaine*. FIEFFER *des marais, des terres vaines et vagues*. (Acad.) ‖ Pourvoir d'un fief : FIEFFER *un noble, un roturier*.

FIEFMARCON. V. FIMARCON.

FIÉGARD s. m. (fi-é-ghar). Dr. cout. Chose commune à tous les habitants d'une même communauté, d'un même pays, comme place, chemin, rivière, etc. ‖ On disait aussi FLÉGARD.

FIEL s. m. (fièl — lat. *fel*, mot que quelques-uns rapprochent du grec *cholos*, bile, l'aspiration étant souvent, à l'origine, confuse et indéterminée. Du reste, il n'est pas rare de voir le *ch* du grec remplacé par le *f* latin. Si ce rapprochement était exact, la latin *fel* se rapporterait, comme le grec *cholos*, au sanscrit *hari*, jaune d'or, fauve, vert, rayon de lumière, soleil, lune, d'une racine *ghar*, *har*, briller). Humeur verdâtre sécrétée par le foie chez l'homme et les animaux, et qu'on appelle aussi bile : *Le* FIEL *de bœuf est employé dans les arts*.

— Fig. Amertume du cœur, des sentiments, des paroles : *Avoir le cœur plein de* FIEL. *Une satire pleine de* FIEL. *Il faut bien distinguer le sel d'avec le* FIEL *dans la conversation*. (F. Bacon.) *Un cœur vide de* FIEL *vaut mieux qu'une bourse pleine d'or*. (Petit-Senn.)

Tant de *fiel* entre-t-il dans l'âme des dévots?
BOILEAU.

Des sottises du temps je compose mon *fiel*.
BOILEAU.

Le pauvre au cœur sans *fiel* est plus grand que les [anges.
V. LAPRADE.

Je connais le public; il est malin, cruel;
Il aime à voir couler la bile avec le *fiel*.
LA CHAUSSÉE.

. . . . De ce monde éphémère
Détachons-nous sans bruit, sans regret et sans *fiel*.
A. BARBIER.

‖ Douleur amère, peine cruelle, impression pénible : *Etre abreuvé de* FIEL. *Il sait avaler le* FIEL *de la vérité, celui qui a beaucoup lutté et beaucoup souffert*. (G. Sand.)

Il faut boire le *fiel* dont le calice est plein.
V. HUGO.

Mon Dieu ! chacun doit-il achever son calice
Et rencontrer au fond le vinaigre et le *fiel* ?
A. BARTHET.

— Techn. *Fiel de verre*, Ecume non vitrifiable qui se sépare des matières en fusion destinées à la fabrication du verre, et monte à la surface : *Le* FIEL DE VERRE *se compose ordinairement de chlorure de sodium et de sulfates de potasse et de soude; on l'a employé autrefois en médecine comme laxatif*.

— Bot. *Fiel de terre*, Nom vulgaire de la fumeterre et de la petite centaurée, à cause de la saveur amère de ces plantes.

— **Epithètes**. Amer, noir, bilieux, âcre. — Fig. Mélancolique, atrabilaire, versé, répandu, distillé, envieux, haineux, irrité, excité, enflammé, envenimé, âcre, mordant, redoutable, terrible, implacable, inépuisable, mortel.

— **Antonyme**. Miel.

— **Encycl**. Anat. V. BILE.

— Techn. Le *fiel* de bœuf est une substance qui se forme dans le corps de l'animal, et qu'on trouve dans une poche ou vésicule, sous forme d'une liqueur plus ou moins verte, plus ou moins liquide, et d'une odeur toujours désagréable. Cette substance, lorsqu'elle est purifiée et préparée, a l'avantage de se combiner très-facilement avec les couleurs, et de leur donner plus de solidité, soit lorsqu'elle est mêlée avec elles, soit lorsqu'on la passe sur le papier, après que les couleurs y ont été appliquées. Le *fiel* de bœuf augmente l'éclat et la durée de l'outre-mer, du carmin, du vert et généralement de toutes les couleurs fines; enfin il contribue à donner à la couleur la propriété de s'étendre plus facilement sur le papier, l'ivoire ou autres corps sur lesquels on l'applique. Combiné avec la gomme arabique, il épaissit les couleurs et forme une sorte de vernis mat, sans leur communiquer le brillant désagréable que leur donne la gomme employée seule; il empêche celle-ci de se gercer, et fixe les couleurs de telle façon qu'on peut en appliquer plusieurs couches l'une sur l'autre sans avoir à craindre qu'elles se fondent ou se combinent entre elles, et que celles de dessus se mêlent à celles de dessous.

Quand on mélange le *fiel* de bœuf avec du noir de fumée, on obtient une couleur qui peut facilement remplacer l'encre de Chine, et qui coûte infiniment moins cher que celle-ci. Enfin, lorsqu'on étend du *fiel* de bœuf sur les dessins faits au crayon ou à la plombagine. les traits ne s'effacent plus, et l'on peut ensuite les enluminer avec des couleurs dans la préparation desquelles entre une petite quantité de cette liqueur. Les peintres en miniature trouvent un grand avantage à l'employer, en la passant, avant de peindre, sur l'ivoire, auquel elle enlève complétement la matière onctueuse dont la surface est chargée, et qui ajoute aux difficultés d'une exécution délicate et fine. Mêlée aux couleurs préparées pour cet usage, elle les rend propres à s'étendre facilement, et fixe si solidement la peinture qu'il semblerait qu'elle a pénétré dans l'ivoire. On se sert aussi du *fiel* de bœuf pour la confection des transparents; on le passe sur le papier verni ou huilé qu'on laisse sécher ensuite; puis on peint, ou plutôt on colore les parties de ce papier devenu transparent avec des couleurs dont la préparation a reçu une petite addition de *fiel*, et qu'on étend comme pour un lavis. Ces couleurs s'appliquent sur le papier d'une façon égale, et résistent à tous les moyens dont on peut faire usage pour les enlever.

Enfin, on se sert du *fiel* de bœuf pour enlever les taches de graisse ou d'huile, sans altérer la teinte des étoffes sur lesquelles on l'applique. Pour que le *fiel* de bœuf puisse rendre tous les services qui viennent d'être énumérés, il faut qu'il ait subi une préparation préalable. Longtemps on l'avait employé à l'état brut; mais cet emploi n'était pas sans inconvénient. Plusieurs tentatives furent faites et plusieurs moyens de préparation proposés, qui, tout en diminuant ces inconvénients, en laissaient cependant subsister quelques-uns. Enfin un artiste anglais, graveur en taille-douce, M. Tomkins, trouva un procédé qui donne les résultats les plus satisfaisants, et que nous allons faire connaître.

A une pinte de *fiel* de bœuf frais, bouilli et écumé, ajoutez une once d'alun en poudre fine; laissez la liqueur sur le feu jusqu'à ce que la combinaison soit parfaite; lorsqu'elle est refroidie, versez dans une bouteille que vous boucherez légèrement. Prenez ensuite une pareille quantité de *fiel* de bœuf, bouilli et écumé, auquel vous ajouterez une once de sel commun, et que vous laisserez sur le feu jusqu'à ce que le tout soit combiné, après quoi vous mettrez le mélange refroidi dans une bouteille bouchée légèrement, comme la première. Cette préparation se conserve sans altération et sans danger de mauvaise odeur pendant plusieurs années. Lorsqu'on l'a laissée pendant trois mois environ dans une chambre où règne une température modérée, elle s'éclaircit en déposant un sédiment épais; elle est propre alors aux usages ordinaires, mais contient encore beaucoup d'une matière colorante jaune qui peut altérer les teintes, faire virer les bleus au vert et salir le carmin. Pour obvier à cet inconvénient, il faut décanter séparément chacun des deux liquides, après les avoir laissés reposer jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement clairs, puis les mêler ensemble par portions égales; la matière colorante que retient encore le mélange se coagule aussitôt. Pour rendre la liqueur plus claire encore, on peut la verser sur un filtre fait avec du papier joseph.

Cette préparation, facile, mais longue, donne les meilleurs résultats; elle s'éclaircit en vieillissant et ne conserve aucune odeur désagréable.

— Pharm. L'extrait de *fiel* de bœuf, employé en pharmacie, et désigné aussi sous le nom de *fiel* épaissi, est obtenu en perçant la vésicule biliaire récente du bœuf, recevant le liquide qui s'en découle sur une étamine et le faisant évaporer au bain-marie, en l'agitant sans cesse jusqu'à consistance d'extrait ferme, qui peut se conserver longtemps, même à l'air. Berzélius conseille, afin que l'altération produite par cette manipulation soit moins grande, de précipiter le mucus biliaire par dissolution de la bile dans l'alcool, filtration et évaporation au bain-marie. L'extrait de *fiel* de bœuf a été employé comme vermifuge, amer stomachique, fondant, incisif, contre les engorgements chroniques du foie, dans l'hypocondrie. Nous avons déjà parlé de cet extrait au mot BILE.

— **Allus. litt. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !** V. TANTÆNE ANIMIS...

FIELD (Richard), théologien anglais, né à Hampstead (comté de Herfort) le 15 octobre 1561, mort le 21 novembre 1616, suivant la *Biographie universelle*, en 1629, suivant la *Nouvelle biographie générale*. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et s'acquit une rapide et brillante réputation comme prédicateur et controversiste. Field devint chapelain d'Elisabeth et de Jacques Ier, chanoine de Windsor en 1604, et doyen de Glocester en 1609. On a de lui un ouvrage estimé, sous ce titre : les *Quatre livres de l'Eglise* (Londres, 1606, in-fol.).

FIELD (Nathaniel), auteur dramatique anglais du XVIIe siècle, sur la vie duquel nous n'avons aucun détail. Il a composé des comédies, dont deux ont été imprimées. Ces pièces, qui ont pour titre : *A Woman is a weathercoke* (*Une femme est une girouette*) [1612], et *Amends for the ladies with the merry prankes of Moll Cut-Purse* (1639), se font remarquer par leur gaieté et par la vivacité du dialogue.

FIELD (John), habile pianiste et compositeur anglais, né à Dublin en 1782, mort à Moscou en 1837. Elève de Clementi, il accompagna son maître dans ses tournées en Europe, et se fit surtout admirer comme instrumentiste hors ligne. On lui doit de la musique de chambre, remarquable par la mélodie et le sentiment. Ses *Nocturnes* ont créé un nouveau genre de musique de salon.

FIELD (David DUDLEY), jurisconsulte américain, né à Haddam, dans le Connecticut, le 13 février 1805. Il fut admis au barreau en 1828, s'établit à New-York, et, pendant trente années, il occupa une place éminente parmi les membres de l'ordre des avocats de cette ville. Il doit surtout sa réputation à son dévouement à la cause de la réforme de la procédure civile, ainsi qu'à la révolution légale dont il fut l'auteur, non-seulement dans l'Etat de New-York, mais dans les Etats de Missouri, d'Ohio, du Kentucky, d'Indiana, de Minnesota, de Californie et d'Oregon. Bien plus, et c'est ici un de ses plus grands titres de gloire, ses idées furent adoptées par les réformateurs anglais, qui, lord Brougham à leur tête, réussirent à introduire une modification radicale dans la procédure de la Grande-Bretagne et de ses colonies. — Cyrus-West FIELD, frère du précédent, né à Stockbridge (Massachusets), le 30 novembre 1819, acquit dans le commerce une fortune considérable, puis se consacra exclusivement à l'établissement d'une communication télégraphique entre l'Europe et l'Amérique. Après des voyages et des démarches sans nombre, après avoir déjà uni télégraphiquement l'île de Terre-Neuve à l'île du Cap-Breton, M. Field réussit à fonder la fameuse *Compagnie du télégraphe atlantique* (1856), obtint de l'Angleterre et des Etats-Unis des subventions pécuniaires et des navires, et, depuis lors, il n'a cessé de prendre la part la plus active aux diverses tentatives qui ont été faites pour l'établissement du câble transatlantique. On sait qu'après plusieurs essais infructueux, le câble qui relie Valentia (en Irlande) à Terre-Neuve a été enfin posé avec un plein succès en 1866.

FIELDIE s. f. (fièl-dî). Bot. Syn. de VANDA, genre d'orchidées.

FIELDING (Henri), célèbre romancier, auteur dramatique et écrivain politique anglais, né à Sharpham-Park, dans le Somersetshire, le 22 avril 1707. Il appartenait à une famille ancienne et distinguée, issue des comtes de la maison de Hapsbourg, dont l'un des membres, Geoffroy, père de Rodolphe, empereur d'Allemagne, vint en Angleterre sous Henri III, fut un des favoris de ce monarque, reçut de lui d'immenses domaines, et prit le nom de Fielding. La nouvelle famille joua un rôle assez important dans la guerre des Deux-Roses, et obtint, en 1620, le comté de Denbeigh. Edmond Fielding se distingua dans les guerres de Marlborough et parvint au grade de lieutenant général. Il eut six enfants, parmi lesquels le grand romancier. Après avoir reçu les leçons du chapelain de sa famille, le jeune homme fut envoyé au collége d'Éton, où il fit de rapides progrès, et, ce qui n'était pas moins important, contracta d'étroites amitiés qu'il conserva toute sa vie. Parmi les compagnons de son enfance, nous citerons : George, troisième lord Lyttleton, le premier Pitt, Henri Fox et sir C.-H. Williams. Fielding quitta le collége d'Eton avec la réputation d'un excellent écolier, et, destiné par son père à embrasser la profession

de jurisconsulte, il alla à l'université de Leyde, pour y étudier les lois. Il se mit au travail avec ardeur, trouvant néanmoins le moyen de cultiver les lettres dans ses moments de loisir, et de composer même une comédie, *Don Quichotte en Angleterre*, qui témoigne de sa profonde admiration pour le génie de Cervantes, génie parent du sien. Le manque d'argent (car son père n'était pas riche) obligea le jeune homme à revenir à Londres, et, dès l'âge de vingt ans, à écrire pour gagner le pain de chaque jour. Il commença par tomber éperdument amoureux de sa belle cousine, Sarah Andrews. Des amis de la jeune fille s'opposèrent à leur union, et Fielding se disposait à enlever l'objet de ses feux, lorsqu'elle lui fut ravie par ses parents, et mariée sans retard à un estimable gentleman. Fielding éprouva un violent chagrin de cette déception amoureuse, et l'on prétend que le romancier a éternisé son amour dans le portrait de *Sophie Western*, qui ne serait autre que Sarah Andrews. Il se consola cependant, et publia une comédie intitulée : l'*Amour sous plusieurs masques*, qu'il avait composée en 1728, et qui obtint quelque succès, bien qu'elle vînt après les meilleures pièces de Congrève. Peu de temps après, il donna le *Temple du Beau*, pièce d'un genre plus élevé et écrite avec amour. La *Farce de l'auteur*, le *Café des politiques* et la pièce burlesque de *Tom Thumb* se succédèrent ensuite rapidement, et lui firent une réputation d'auteur dramatique distingué et d'homme d'esprit, en même temps qu'elles encourageaient, par leur produit, sa propension naturelle à la dissipation et à la prodigalité. Aussi, il continua d'écrire un certain nombre de pièces, la plupart composées sans souci de sa réputation, à la hâte, mais qui portent presque toutes l'empreinte caractéristique de son génie. Dans l'intervalle des années 1731 et 1734, il donna au théâtre : le *Mari moderne*, le *Faux docteur* et l'*Avare;* puis, à l'instar de plusieurs de ses confrères, il ouvrit à la foire de Barthélemy une baraque pour la représentation de ses pièces. Il donna alors la *Chambrière intrigante* et *Don Quichotte en Angleterre*, que nous avons déjà cité comme sa première création. Fielding était dans sa trente-septième année, lorsqu'il se décida à épouser une jeune personne de la ville de Salisbury, nommé Charlotte Cradock. Abandonnant Londres et ses dangereux plaisirs, il alla s'établir dans cette cité avec sa femme, après avoir recueilli les restes de son patrimoine, se montant environ à 1,500 livres sterling, et il commença une vie nouvelle. Mais la tranquillité de cette position ne put convenir longtemps à son esprit aventureux. Il prit bientôt un grand train de maison, tint table ouverte, monta son écurie; bref, il dissipa en fort peu de temps sa fortune et celle de sa jeune femme. Enfin il se réveilla un jour de cette fiévreuse folie, criblé de dettes, chargé d'une femme et d'un enfant. Il revint, en conséquence, à Londres au printemps de 1736, accablé de chagrins, plein de repentir et de bonnes résolutions, mais la bourse complétement vide. Son esprit actif eut bientôt découvert le moyen de sortir de cette triste position, et, profitant des agitations politiques du moment, il rassembla une troupe de comédiens, qu'il intitula : *Troupe des comédiens du Grand-Mogol;* puis il écrivit et fit représenter plusieurs pièces qui sont restées les plus heureuses satires de cette époque. *Pasquin*, la première de ces pièces, sanglante raillerie de la vénalité des élections et de divers abus, était rendue plus piquante encore par de transparentes allusions à plusieurs hommes politiques du jour. La pièce obtint un succès de vogue, fut jouée cinquante fois de suite et enrichit Fiedling. L'année suivante, il donna une seconde pièce du même genre, qui était intitulée : le *Registre historique;* mais l'autorité s'émut de ses tendances, et la troupe du Grand-Mogol fut brusquement sommée de se disperser. Forcé de renoncer, au moins momentanément, au théâtre, Fielding se retourna vers le journalisme (1737), et donna des articles à différentes publications périodiques, entre autres au *Champion*, dont il acheta une part en 1739, et qui publia les plus populaires de ses essais. Il atteignit de cette façon le mois de juin 1740, où il se fit inscrire comme avocat, et se lança résolûment dans l'étude du droit. Mais le démon littéraire l'avait marqué de son sceau indélébile. Tout en s'adonnant aux lois, il trouva moyen de donner le jour à quelques productions de peu d'importance, et de travailler activement au premier de ses romans, qui devait lui assurer une place honorable dans les lettres; nous voulons parler des *Aventures de Joseph Andrews*, roman qui fut publié en 1742. Le but de l'auteur était de ridiculiser l'exagération du *sentimentalisme* de Richardson, dans son livre récent de *Paméla;* le succès qu'obtint *Joseph Andrews* avertit Fielding qu'il avait atteint son but, et au delà. Ce roman est plein d'énergie, de gaieté et d'esprit, et le caractère de Parson Adams est un des plus heureux et des plus naturels qui soient au monde. Cet ouvrage décida de la vogue de l'auteur, à laquelle concourut encore l'amer dépit du pauvre Richardson. Il obtint, dans le cours de la première année, trois éditions successives, et les honneurs d'une contrefaçon. En outre, Fielding se mit à écrire des pamphlets politiques et des pièces de théâtre. Il avait fait la connaissance de Garrick, qui joua son *Faux docteur* et le *Jour des noces*, pièce que Fielding avait composée expressément pour le grand acteur anglais, sur le désir que celui-ci lui en avait exprimé. Une dangereuse maladie de sa femme et d'autres tracas domestiques l'empêchèrent de donner au *Jour des noces* tout le soin désirable, et, malgré le talent qu'y déploya Garrick, la pièce fut sifflée. En 1743, Fielding publia trois volumes de *Mélanges*, prose et vers, contenant des morceaux très-remarquables; mais, il faut l'avouer, plusieurs pages médiocres. Parmi les mieux réussies, nous citerons, l'*Essai sur les caractères des hommes*, le *Voyage de ce monde à l'autre*, qui appartiennent au meilleur genre de la satire, et enfin, cet admirable portrait de l'homme tombant insensiblement dans la dégradation : *Jonathan Wilde*. Bientôt de nouveaux chagrins vinrent fondre sur lui. Sa femme, dont la santé s'altérait de plus en plus au milieu de cette lutte fiévreuse avec la fortune, mourut dans ses bras en 1743. Il l'aimait avec passion; aussi sa douleur fut immense. Cette perte le plongea pendant quelque temps dans une prostration qui fit craindre pour sa raison. Il s'accusait d'avoir hâté la fin de sa Charlotte, et les remords le rongeaient. Jamais il n'oublia l'affection et les vertus de celle qui avait été sa compagne dévouée, et il a laissé d'elle un impérissable portrait dans celui d'Amélia Booth. Cependant, les nécessités de la vie l'obligèrent à secouer sa torpeur et à surmonter son chagrin. L'arrivée du prétendant et les troubles de 1745 venaient de mettre le pays en émoi; Fielding reprit la plume de l'écrivain politique pour soutenir la cause de la dynastie des George. Le 5 novembre parut le premier numéro du *Vrai patriote*. Fielding y versa les trésors de son esprit, et y décocha à ses ennemis politiques les traits les plus acérés de la satire : force des arguments, raison, bon sens, raillerie fine et hardie, tout s'y rencontrait. Il n'eut pas de relâche tant que le danger fut menaçant, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut entièrement disparu. Le gouvernement oublia de récompenser son zélé partisan; mais, heureusement, le *Vrai patriote* avait rapporté à son auteur argent et réputation. Le monde fut bientôt surpris par le second mariage de Fielding. La femme qui avait été l'amie la plus fidèle de celle qu'il avait perdue, qui l'avait consolée et soutenue dans ses chagrins et assistée à ses derniers moments devait être celle qui la remplacerait autant qu'il était possible dans le cœur de son mari, sans pourtant la faire oublier. Il épousa Marie Macdaniel, et fut universellement blâmé pour un des actes les plus simples, les plus raisonnables et les plus honnêtes qu'il ait faits. Sa seconde entreprise politique fut le *Journal jacobite*, fondé en décembre 1747, dans le même but que le *Vrai patriote*. Il eut à subir un orage qu'il conjura avec son habileté et son esprit ordinaires, criblant de sarcasmes et de railleries le parti jacobite, qu'il cessa de harceler seulement au mois de novembre 1748. Fielding avait alors quarante ans. Sa santé s'affaiblissait; ses ressources, dépendant uniquement de ses travaux littéraires, étaient fort précaires. Son ancien et fidèle ami George Lyttleton, devenu lord de la trésorerie, obtint enfin une récompense pour ses services, et une petite place fut donnée dans le Middlesex à l'un des hommes qui avaient le plus contribué à l'affermissement de la maison de Hanovre. Les devoirs de cet emploi étaient pénibles et difficiles à remplir, et les émoluments peu en rapport avec les obligations de l'employé. C'était une place de juge de paix. Fielding la remplit avec son habileté et son énergie habituelles, et parvint à produire une diminution notable dans les crimes qui désolaient le pays. Un biographe anglais fait, en outre, remarquer que, dans une place où la corruption était, pour ainsi dire, passée en habitude, Fielding, malgré ses fréquents besoins d'argent, sut demeurer intègre. « Les services qu'il rendit alors à l'Angleterre, dit ce biographe, furent de telle nature, qu'ils lui eussent encore mérité de passer à la postérité, n'eût-il pas écrit une ligne. » Il y avait plusieurs années qu'il préparait un ouvrage d'une grande importance; enfin, en février 1749, il publia son roman de *Tom Jones*, son plus beau titre à l'immortalité. En mai 1749, Fielding fut nommé président de session par ses confrères, poste qu'il occupa avec autant de sagesse que de talent, donnant la preuve que, tout homme de lettres qu'il était, il pouvait également remplir l'office d'un bon jurisconsulte. Malgré les travaux de sa charge, il publia, en janvier 1751, des *Recherches sur l'accroissement des crimes contre la propriété, et des moyens à employer pour combattre cette tendance*, ouvrage fort estimé des légistes. Ses travaux augmentant à mesure que sa santé s'altérait, Fielding trouva cependant le moyen de composer un nouveau roman : *Amélia*, qui fut publié en 1751. C'est un tribut d'amour et de reconnaissance à sa première femme, dont il a tracé le portrait avec une pieuse complaisance. Les lecteurs de *Tom Jones* furent un peu désappointés; mais quel auteur a jamais produit deux chefs-d'œuvre de la même taille? Ce n'est ni Homère, ni Milton, ni Cervantes, ni Le Sage, et Fielding pas plus qu'eux. Le roman d'*Amélia* est moins intéressant, moins incidenté, moins humoristique que les précédents; c'est cependant un bon ouvrage, dans lequel on trouve de l'émotion vraie et des sentiments d'une irréprochable moralité. La même année, Fielding fonda un nouveau journal : le *Journal de Covent-Garden*, qui l'engagea dans une escarmouche littéraire avec Hill, le directeur de l'*Inspecteur*, et provoqua de violentes attaques de la part du romancier Smollett. La santé de Fielding ne s'améliorait pas, bien qu'il se fût allégé en partie du poids des affaires de sa charge. Enfin, vers 1754, il prit la résolution d'aller chercher un climat plus doux, et, le 26 juin, il s'embarquait à bord d'un vaisseau en partance pour Lisbonne; il était accompagné de sa femme et de sa fille aînée. Les incidents de ce voyage ont été racontés par lui dans une œuvre posthume : le *Voyage à Lisbonne*. Il arriva dans cette ville au mois d'août et y mourut le 8 octobre 1754, à l'âge de quarante-huit ans. Il laissait une veuve et quatre enfants. « Fielding, dit l'académicien Suard, était d'une taille avantageuse et d'une constitution robuste, qui semblait lui promettre une plus longue vie. Ce qu'on sait de lui peut donner une idée suffisante de son caractère. Il joignait à un peu d'humeur et d'emportement, et à un goût effréné pour le plaisir, d'excellentes qualités sociales; il était compatissant, désintéressé, bon époux et bon père, autant que peut l'être un dissipateur. On cite le trait suivant de son imprudente générosité. Ayant reçu un dernier avertissement pour payer certaine taxe paroissiale, il eut recours à son libraire, Jacob Tomson, qui lui avança les dix ou douze guinées dont il avait besoin, sur un ouvrage qui était encore presque en entier dans sa tête. Avant d'avoir regagné sa maison, ayant rencontré un ancien camarade de collége qu'il n'avait pas revu depuis un grand nombre d'années, ils entrèrent ensemble dans une taverne. Le vin rend expansif. Son ami lui ayant exposé la détresse où il se trouvait, Fielding lui donna tout l'argent qu'il avait sur lui. Heureusement qu'un nouveau recours au libraire le mit à même de s'acquitter envers le percepteur. »

Le docteur Murphy, Blair, Walter Scott, La Harpe, Mézières ont épuisé l'éloge et la critique sur les romans de Fielding, qui constituent son véritable titre à la gloire littéraire. Nous ne citerons que l'opinion de M. Taine, un jeune et profond critique, sur ses livres en général. « On les lit, dit M. Taine, comme on boit un vin franc, sain et rude, qui égaye, fortifie, et auquel il ne manque que le parfum. Un pareil homme devait prendre Richardson en déplaisance. Celui qui aime la nature tout expansive et abondante chasse loin de lui, comme des ennemis, la solennité, la tristesse et la pruderie des puritains. Pour commencer, il tourne Richardson en caricature. Ne ferons-nous que rire? Il y a bien des choses à voir en route; le sentiment de la nature est un talent, comme la conception de la règle, et Fielding, le dos tourné à Richardson, s'ouvre un domaine aussi large que celui de Richardson. Ce qu'on appelle nature, c'est cette couvée de passions secrètes, souvent malfaisantes, ordinairement vulgaires, toujours aveugles, qui foisonnent et frétillent en nous, mal recouvertes par le manteau de décence et de raison sous lequel nous tâchons de les déguiser; nous croyons les mener, elles nous mènent; nous nous attribuons nos actions, elles les font. Il y en a tant, elles sont si fortes, si entrelacées les unes dans les autres, si promptes à s'éveiller, à s'élancer et à s'entraîner, que leur mouvement échappe à tous nos raisonnements et à toutes nos prises. Voilà le domaine de Fielding; son art et son plaisir, comme celui de Molière, consistent à lever un coin du manteau; ses personnages paradent d'un air raisonnable, et tout d'un coup, par une ouverture, le lecteur aperçoit le fourmillement intérieur des vanités, des folies, des concupiscences et des rancunes secrètes qui les font marcher. Par exemple, quand Tom Jones a le bras cassé, le philosophe Square vient le consoler par une application des maximes stoïciennes; mais, en lui prouvant que la douleur est chose indifférente, il se mord la langue et lâche un ou deux jurons; sur quoi le théologien Thwackum, son commensal et son rival, lui assure que sa mésaventure est un avertissement de la Providence, et tous deux manquent de se gourmer. Ainsi déshabillés, les instincts ont une tournure grotesque; les gens s'avancent gravement, la canne à la main, et, pour nous, ils sont tout nus. Les dames feront sagement de ne pas entrer chez lui. Ce puissant génie, tout franc et réjoui, aime, comme Rubens, les kermesses; les rouges trognes, reluisantes de bonne humeur, de sensualité et d'énergie, dansent chez lui, remuent et se choquent, et les instincts dévergondés y viennent accoupler leurs violences. C'est avec eux qu'il compose ses premiers personnages. Il n'y en a point, chez lui, de plus vivants que ceux-là, de plus largement tracés à grands traits, et d'un élan, d'une couleur plus saine. Voilà la pure nature, et personne ne l'a lâchée à travers champs plus débridée, plus impétueuse, plus ignorante de toute règle, plus abandonnée à l'afflux de la séve corporelle que Fielding. »

Les œuvres complètes de Fielding ont été publiées à Londres (1762), et plusieurs fois réimprimées depuis. Ses romans ont été traduits en français à diverses époques. Une des bonnes traductions du *Tom Jones* est celle de M. Léon Wailly (Paris, 1846), avec notice de Walter Scott. *Jonathan Wild* a été traduit en 1763, par Picquet, et l'*Histoire d'Amélie*, par Mme Riccoboni.

FIELDING (sir John), jurisconsulte anglais, mort en 1784. Il était fils du lieutenant général Fielding et frère du précédent, Henri Fielding, à qui il succéda sur son siége de justice, à Westminster. Il était d'une grande intelligence, dont il donna des preuves précoces. Sa haute moralité, sa bienveillance et sa droiture furent appréciées de tous ceux qui l'approchèrent, sauf peut-être des voleurs. John Fielding s'acquitta des devoirs de sa charge avec non moins de prudence et d'habileté que son illustre prédécesseur, et fut nommé chevalier en octobre 1761. Il faisait partie de plusieurs associations charitables, lorsque la mort le surprit. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de législation, parmi lesquels nous citerons : *Un plan pour prévenir les vols dans un rayon de vingt milles autour de Londres, et sur l'établissement d'une attrape-voleurs* (1755); *Histoire de l'origine et des effets du système de police institué par le duc de Newcastle* (1758, in-8°); *Plan d'un asile pour les orphelins et les jeunes filles abandonnées* (1758, in-8°); *Extraits des codes de répression relatifs à la paix et à la sécurité de la métropole* (1768, in-8°); le *Mentor universel*, collection de sentences, d'exemples moraux et d'essais et mélanges, par les meilleurs écrivains (1762, in-12); la *Charge du grand juge* (1763, in-4°); *Description des villes de Londres et de Westminster* (1776, in-12).

FIELDING (Sarah), femme de lettres anglaise, sœur des précédents, née en 1714, morte en 1768. Elle a pris rang parmi les femmes auteurs de son époque. En 1732, elle publia un roman en deux volumes in-12, intitulé : les *Aventures de David Simple*, contenant le récit de ses voyages dans Londres et Westminster à la recherche d'un ami dévoué. Elle est aussi l'auteur du *Cri*, fable dramatique (1754, in-12); des *Mémoires de Socrate*, par Xénophon, traduits du grec (1762, in-8°); de *Lettres sur les caractères de David Simple;* de la *Gouvernante* ou l'*Académie féminine;* des *Vies de Cléopâtre et d'Octavie;* de l'*Histoire de la comtesse de Delwyn*, et de l'*Histoire d'Ophélia*. Elle mourut vieille fille, à Bath.

FIELDING (Henri-B.), botaniste anglais, mort en 1851. Il était possesseur de l'une des plus belles collections de plantes de l'Angleterre. Il se rendit, en outre, acquéreur de l'herbier de Prescott, qui contenait un grand nombre de plantes russes, et, plus tard, de la collection péruvienne de Ruiz et Pavon. En 1844, il publia, en collaboration avec le docteur Gardner, un volume intitulé : *Sertum plantarum*, qui contient les figures et la description de soixante espèces de plantes rares et nouvelles, provenant de son herbier. Il a laissé sa bibliothèque et son magnifique herbier à l'université d'Oxford. Henri Fielding était membre de la Société Linnéenne.

FIELDING (Copley-Vandyke), président de la Société des aquarellistes de Londres, né vers 1787, mort en 1855, appartenait à une famille de peintres. Il suivit la carrière artistique, et débuta, en 1810, en envoyant un tableau à l'exposition de Spring-Garden. Après s'être assuré une certaine aisance en donnant des leçons, il mena toute sa vie une existence calme et paisible. Il fut un des premiers membres de cette Société des aquarellistes, si importante et si nombreuse aujourd'hui, et l'un des coopérateurs les plus zélés de ses expositions; enfin, pendant plusieurs années, il en fut le président. Les tableaux de lui qui obtinrent le plus de succès furent ses scènes du South-Downs et ses marines ou vues des côtes anglaises; n'oublions pas les oiseaux et principalement les phénicoptères qu'il peignait avec une grande science d'observation et beaucoup d'effet. Bien qu'il y ait de nombreuses répétitions dans son œuvre un peu maniérée et de convention, ses tableaux se vendirent toujours bien. En effet, Fielding possédait le genre de talent qui plaît surtout aux masses : beaucoup d'adresse, de facilité, d'imagination et de faire. Il parvenait à rendre d'une manière saisissante les effets atmosphériques. Sa réputation était telle, qu'on s'arrachait ses ouvrages; aussi fut-il obligé de travailler trop hâtivement, et ses dessins se ressentent, pour la plupart, de cette rapidité d'exécution. Fielding est néanmoins un des artistes qui ont le plus fait pour l'aquarelle, un des genres de peinture le plus en faveur aujourd'hui en Angleterre.

FIELDITE s. f. (fièl-di-te — de *Field*, nom d'homme). Minér. Sulfure multiple d'arsenic, d'antimoine, de cuivre et de zinc, renfermant du soufre, de l'argent, du fer, du zinc, du cuivre, de l'arsenic et de l'antimoine : *La* FIELDITE, *originaire du Chili, s'éloigne notablement du cuivre gris par sa composition chimique*.

FIELDS (James-T.), poëte et publiciste américain, associé de la fameuse librairie Ticknor, de Boston, né à Portsmouth, dans l'Etat de New-Hampshire, en 1820. Il a publié, personnellement, une édition des œuvres de de Quincey en 21 volumes, avec notes. Il est auteur d'un volume de poésies paru en 1849, et d'un autre ouvrage du même genre, intitulé : *Quelques poésies pour quelques amis* (1858).